

## XV

## LA RAMÉE

La Ramée, vieux soldat de l'Empire, s'en revenait dans ses foyers, le sac au dos, lorsqu'il fit la rencontre de Notre Seigneur Jésus-Christ. La Ramée ne le reconnut point parce qu'il avait pris les traits d'un voyageur. Ils lièrent conversation et comme deux simples routiers se prirent à cheminer de compagnie.

Chemin faisant, Notre Seigneur apprit à la Ramée le talent qu'il possédait de faire revenir les plus vieilles gens à leur âge de quinze ans. La Ramée trouva le moyen excellent et à la première ville ils résolurent d'en tenter l'épreuve.

Le moyen consistait à tuer les gens et à les mettre dans un four, puis, lorsqu'ils étaient cuits à point, il suffisait de dire « Par la vertu de ma petite baguette qu'ils reviennent à l'âge de quinze ans ». Tout aussitôt les moribonds rouvraient les yeux et, semblant s'éveiller d'un long rêve, ils sortaient du four métamorphosés. Ce n'étaient plus des vieillards ridés et courbés, mais de légers et beaux adolescents.

Chacun criait au miracle. Tous voulaient se faire rajeunir et prodiguaient à nos voyageurs des sommes folles, dont ils vivaient grassement.

Cependant Notre Seigneur vit bientôt à quel singulier paroissien il avait affaire. La Ramée en effet menait vie joyeuse, dépensant au cabaret tout l'argent de la communauté, et ne cessait de blasphémer.

Un beau jour il se vit seul, Notre Seigneur était remonté au Paradis où l'attendait de plus sainte besogne.

Le drôle n'en continua pas moins sa vie désordonnée, mais lorsqu'il eut dépensé le dernier denier qu'ils avaient gagné en commun, il songea à s'en procurer de nouveau, par le même moyen. Il avait toujours en main la précieuse baguette et il connaissait la formule sacrée.

Arrivé au beau premier village il annonce comme précédemment qu'il fera revenir les vieilles gens à leur âge de quinze ans.

Des vieux et des vieilles que la mort talonnait n'hésitèrent point à se faire occire dans l'espoir de rajeunir.

Leur sommeil, hélas ! faillit se prolonger jusqu'au dernier jugement. La Ramée apprit, mais trop tard, qu'il ne suffisait point de prononcer de vaines paroles pour opérer un miracle.

Les morts qu'il avait mis au four s'y carbonisèrent et, furent bientôt réduits en cendre, avant qu'aucun d'eux ne se fût décidé à renaître sous de juvéniles formes.

On comprit qu'on avait affaire à un imposteur. Il fut remis aux mains de la justice et il allait payer de sa tête sa témérité, lorsque Notre Seigneur Jésus-Christ, touché de ses larmes et de son repentir, voulut bien encore une fois venir à son secours.

Il apparut donc de nouveau sous les traits d'un voyageur, et se faisant ouvrir le four où déjà les corps n'étaient plus qu'un monceau de cendres, il les touche et à l'instant ils renaissent jeunes et vigoureux. On cria au miracle et La Ramée vit s'ouvrir toutes grandes les portes de sa prison.

Notre Seigneur voyant que son repentir était sincère lui accorda le don de faire entrer dans son sac tout ce qu'il lui plairait. La Ramée lui jura de se conduire désormais en bon chrétien et reprit son bâton de voyage. Voulait-il déjeuner, il n'avait qu'à souhaiter tel ou tel met qui lui apétissait pour le trouver aussitôt dans son sac.

Sans souci désormais il résolut de faire son tour de France pour s'instruire.

Il ne manquait pas plus d'argent que du reste, et chacun était empressé à le servir. C'était toujours pour lui la meilleure chambre de l'hôtel et le meilleur plat. Lorsqu'un jour il arriva en un certain pays où se trouvait un grand château. Ce château était désert et nul n'osait y demeurer parce qu'on le disait hanté par les diables.

La Ramée n'avait jamais eu peur de sa vie et encore moins maintenant qu'il avait le fameux sac sur le dos. Il se fit donc remettre les clés du château et préparer une chambre où il comptait passer la nuit. Les gens du pays le jugeaient perdu, car aucun jusqu'à ce jour n'en était sorti vivant.

La Ramée, lui, ne tremblait pas. Mais voilà qu'au milieu de la nuit c'est un vacarme affreux. Des diables et des diablesses descendent par la cheminée et se mettent à jouer aux boules, avec des têtes de mort. La Ramée les regardait tranquillement de son lit en fumant sa pipe. Les diables et les diablesses ne l'avaient point remarqué, lorsqu'une envie d'éternuer qui lui prit les fit se retourner, et ils virent qu'ils n'étaient pas seuls.

Alors ils entrèrent dans une grande colère et ils s'apprêtaient déjà à l'entraîner en enfer, lorsque le grognard sans s'émouvoir :

« Allons, houste ! tous dans mon sac ».

Aussitôt la bande infernale, comme attirée par un aimant, s'engloutit toute dans le sac dont La Ramée referma soigneusement les courroies. Ils y faisaient un bruit d'enfer, mais La Ramée s'en souciait peu ; il mit le sac dans une chambre voisine et put dormir le reste de la nuit comme si de rien n'était.

Le lendemain grande fut la surprise de chacun, car on le croyait

entraîné par les diables. Mais lui montrant son sac : « C'est moi, dit-il, qui vais les entraîner ».

Et il alla chez le maréchal voisin, le priant lui et ses compagnons, de frapper vigoureusement sur son sac.

Ceux-ci ne se firent pas prier et daubèrent à bras raccourcis les malheureux diables et diablesses, malgré leurs cris déchirants jusqu'à ce que le sac fût aplati comme une galette.

De là il s'en fut chez un hôtelier qu'il pria de piquer et de larder le sac de mille façons.

Les malheureux diables et diablesses étaient à bout. Cependant La Ramée ne les jugeait pas assez punis de tout le mal qu'ils avaient causé dans le pays. Il fit venir un fondeur de canons auquel il fit faire un énorme canon qui portait jusque dans la lune, et le chargeant jusqu'à la gueule de poudre, il y plaça le sac en guise de projectile. La lune était dans son plein et se levait à l'horizon. Le sac et tout son contenu y fut rendu en moins d'une minute. Ils n'en sont jamais revenus, et La Ramée devenu le maître du château vécut désormais riche et considéré.

FILLEUL PÉTIGNY.

---

## LES PRÉCURSEURS DE NOS ÉTUDES <sup>1</sup>

### VIII

#### UNE ENQUÊTE OFFICIELLE EN 1808

M. Dupont, archiviste des Deux-Sèvres, vient de rencontrer dans le dépôt confié à ses soins, le document qui suit, à l'état de brouillon :

*Niort, 7 Janvier 1808.*

A S. E. Mgr le ministre de l'Intérieur,  
Mgr,

V. E. m'a fait l'honneur de me demander depuis longtemps des dessins de *costumes, charrues et habitations rurales* de mon département. Obligé de recourir aux bureaux de l'Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, je n'ai pu satisfaire à cette demande aussi promptement que je le désirais, mais enfin le travail

<sup>1</sup>. Cf. t. II, p. 259, t. III, p. 177, 418, t. IV, p. 458, t. V, p. 93, 96, t. VI, p. 415.